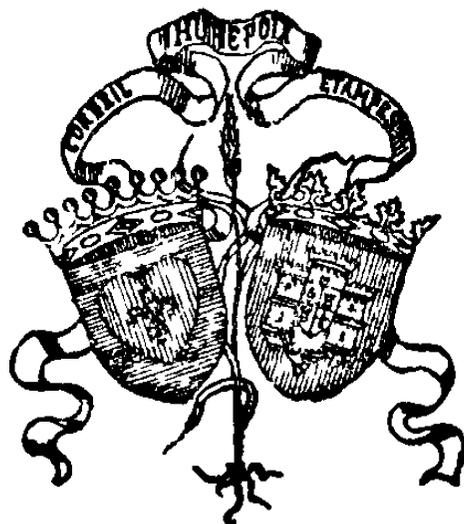


BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE
DE CORBEIL
D'ÉTAMPES ET DU HUREPOIX

18^e Année — 1912



PARIS

A. PICARD, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Rue Bonaparte, 82

—
MCMXII

Per. 8^o

12437



PEINTURE MURALE DE SAINTE JULIENDANS L'ÉGLISE NOTRE-DAME D'ÉTAMPES.

Photo. Bibliothèque d'Art et d'Archéologie.

PEINTURE MURALE

DANS L'ÉGLISE NOTRE-DAME D'ÉTAMPES

LE MARTYRE DE SAINTE JULIENNE

(XV^e-XVI^e SIÈCLE).

Parmi les très nombreuses et souvent très importantes œuvres d'art que l'église Notre-Dame d'Étampes a jadis possédées, bien peu sont parvenues jusqu'à notre époque (1).

Les peintures du Moyen-âge appliquées sur les murailles, ne pouvant être ni brisées, ni fondues, ni brûlées, et même préservées par les badigeons de plus irréparables malheurs, ont subsisté avec les vieux murs, au moins en partie ; mais quelques unes sont très effacées.

Les plus remarquables d'entre elles sont quatre croix de consécration, — les survivantes d'une série de douze, — qui datent de la fin du quatorzième siècle ou du commencement du quinzième (2). Ensuite vient la décoration d'un tympan d'une petite porte sur la façade sud de l'église, dont on doit déplorer les mutilations (XIII^e ou XIV^e siècle) (3). Une œuvre de grande dimension, représentant une scène de l'*Ecce homo*, décore le mur au-dessus de la porte de la sacristie (1415) (4). Enfin la dernière peinture murale à personnages

1. Voir notre mémoire publié dans le *Bulletin de la Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise*, 1911-1912.

2. Voir notre étude : *Peintures décoratives du temps de Jean Berry dans l'église Notre-Dame d'Étampes*, *Bulletin de la Conférence des Sociétés Savantes de Seine-et-Oise*, à Rambouillet, 1906, p. 194-199.

3. L.-Eug. LEFÈVRE, *Mémoire cité*.

4. *Ibid.* ; — Voir aussi Maxime LEGRAND, *Compte des recettes et dépenses de la fabrique de*

représente le martyr de Sainte Julienne et c'est elle que nous nous proposons d'étudier ici.

Elle est placée, à hauteur de l'œil, sur la tourelle de l'escalier qui conduit à l'étage supérieur de l'ancienne salle du Trésor, à droite au fond de l'église. C'est une œuvre de peu de valeur artistique, ne mettant en scène que trois personnages assez grossièrement peints mais qui cependant offre de l'intérêt par sa rareté, son ancienneté et son caractère documentaire : de toutes façons son étude s'impose, comme d'ailleurs les soins de sa conservation (1).

Avant de décrire la peinture, il n'est pas inutile de connaître dans leurs détails les miraculeuses aventures de la sainte qu'elle veut honorer.

La Légende dorée du bienheureux Jacques de Voragine (1228-1298), où le Moyen-âge alla puiser tous ses exemples de foi en même temps que ses infinis sujets d'images, raconte les tribulations de plusieurs Julienne. Il parle de quatre femmes portant ce nom, une sainte, compagne de sainte Ursule, une vierge, une femme veuve mêlée à l'invention du corps de S. Etienne, et enfin la sainte martyre qui nous intéresse. Voici sa légende : « Julienne était fiancée à Euloge, préfet de Nicomédie ; mais elle refusait d'entrer dans le lit d'Euloge avant qu'il eut reçu la foi du Christ. Alors son père, furieux de sa désobéissance, la fit mettre à nu, rouer de coups et la livra ensuite au préfet. Et celui-ci lui dit : « Ma douce Julienne, pourquoi m'as-tu trompé par tes promesses d'amour, puisque, aujourd'hui, tu refuses ma main ? » Et elle : « Si tu veux adorer mon Dieu, je serai à toi ; sinon, jamais tu ne seras mon maître ! » Et le préfet : « Bien-aimée, je ne puis consentir à ce que tu me demandes, car l'empereur me ferait couper le cou ! » J'abrège : Julienne restant inébranlable, le préfet la fit battre de verges, puis pendant une demi-journée, il la fit suspendre par les cheveux et lui fit verser sur la tête du plomb fondu. Et comme de tout cela, elle n'avait aucun mal, il lui fit mettre des chaînes et l'enferma dans une prison. Là, un diable vint la voir, sous l'apparence d'un ange et tenta de la décider à sacrifier aux dieux. Mais Dieu avertit la sainte du subterfuge

l'église collégiale de Notre-Dame d'Étampes, 1513-1515. Annales de la Société archéologique du Gâtinais, 1907.

1. Il en a été fait, par M. Henry Guedy, architecte, membre de la Commission des monuments historiques, un relevé à la grandeur de l'original qui est exposé dans la Salle des Cours, au Musée de sculpture comparée du Trocadéro, à Paris.

et celle-ci parvint à se rendre maîtresse du démon, lui lia les mains derrière le dos et le battit avec ses chaînes à elle ; finalement elle parvint à le traîner dehors et le jeter dans une latrine. Cependant le préfet mécontent « fit étendre Julienne sur une roue qui lui broya tous les os jusqu'à en faire sortir la moëlle » ; mais un ange « véritable » brisa la roue et guérit la sainte. Ce que voyant, tous les assistants crurent au Christ et subirent aussitôt le martyre. Cinq cents hommes et cent trente femmes eurent la tête tranchée. « *Le préfet fit ensuite plonger la sainte dans une chaudière de plomb fondu ; mais le plomb se refroidit soudain au point de devenir comme un bain tiède. Alors le préfet maudit ses dieux... puis il ordonna qu'elle eut la tête tranchée... Et la sainte subit son supplice...* » (1).

L'épisode choisi par l'artiste de la peinture d'Etampes est l'avant-dernière scène du drame, qui était en effet le mieux susceptible de frapper les imaginations, l'un des plus faciles à traduire, et aussi celui le plus propre à établir une distinction entre les nombreuses héroïnes du martyrologe.

La peinture mesure 88 centimètres de hauteur sur 85 centimètres de largeur. Un personnage a 83 centimètres : c'est que le tableau n'a pas beaucoup de ciel et que les personnages sont presque aussi grands que lui. La sainte est dans la chaudière : elle se tient de face, debout en apparence, mais en réalité à genoux, et visible nue jusqu'à la ceinture et même plus bas ; un pagne lui entoure les hanches, retenu par un gros nœud d'étoffe à droite. Elle est nimbée et tient ses mains réunies à plat devant sa poitrine, dans l'attitude de la prière ; mais son visage est calme et indifférent. Ses cheveux et ses sourcils sont blonds et ses yeux, très petits, sont bruns. Elle tourne la tête à droite et ses yeux fixent le bourreau, qui lui au contraire la regarde avec un étonnement qu'accentue encore le geste de sa main. Ce bourreau est armé d'une pique à deux dents pour fourgonner le feu qu'un autre bourreau à la mine aussi surprise, agenouillé et muni d'un soufflet, se charge d'attiser (2).

1. *La légende dorée*, trad. Teodor de Wyzewa, Paris, 1902, chap. XLIII. — Jacques de Voragine a raconté aussi que Sainte Cécile fut plongée et maintenue dans un bain d'eau bouillante, et qu'elle eut finalement la tête tranchée dans son bain. Cette scène a été peinte et pourrait parfois prêter à confusion. Enfin j'ai rencontré au moins un tableau italien représentant un supplice du même genre et donné pour le martyre d'une Sainte Félicité ; mais Voragine décrit de façon différente les malheurs des deux saintes qui portent ce nom.

2. Le soufflet et la fourche sont les instruments que les artistes du XIII^e siècle ont mis

Ces hommes sont barbus et coiffés de bonnets. Leur costume se compose de haut-de-chausses collant, rouge pour l'un, vert pour l'autre, de justaucorps jaunâtres avec manches vertes ou rouges. La seule manche du bourreau de gauche qui soit visible paraît être bouillonnée et l'un des haut-de-chausses est rayé d'une manière qui imite un filet. En somme, ils représentent bien des soldats ou des sergents en petite tenue.

La scène se passe à l'intérieur d'un édifice avec colonnes surmontées de chapiteaux à larges corbeilles, voûtes, et hautes fenêtres fermées par des vitraux clairs. Les fonds d'architecture sont d'une couleur brune très foncée.

Les couleurs employées, peu variées, sont crues : le rouge des flammes est vif, le vert des vêtements est éclatant.

Cette peinture n'est pas une *fresque*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas été exécutée par un procédé de détrempe sur un appareil absorbant ; je ne crois pas douteux qu'elle soit exécutée à l'huile, et la couleur a été appliquée très liquide, car on distingue en différentes places un commencement de coulure ⁽¹⁾.

Par son ingénuité, par la sincérité avec laquelle la peinture traduit la légende qui l'a inspirée, elle possède toute la saveur des œuvres du Moyen-âge. Il est pourtant impossible de l'admirer parce que depuis longtemps l'art produisait des peintures qui étaient des chefs-d'œuvre à cause tout à la fois de la composition et de la technique. Dans le même temps, un artiste secondaire italien, Cesare Tamarocci, a peint dans l'église Sainte-Cécile de Bologne, le martyr de la patronne de l'édifice : il a introduit dans la scène presque identique, outre les deux bourreaux traditionnels, deux femmes en commisération, un troisième bourreau qui s'apprête à lui trancher la tête, et plus loin dans un vaste paysage, le roi entouré d'assesseurs, qui ordonne le supplice. La même comparaison défavorable est à faire avec le bas-relief sculpté de Willy-en-entre les mains des diables pour attiser le feu de l'Enfer. On les retrouve encore presque toutes les fois que le feu joue un rôle dans un martyr. Un bas-relief sculpté, à Willy-en-Trodes (Aube), qui représente le martyr de saint Laurent, nous montre ainsi deux bourreaux munis de fourches et deux enfants faisant marcher les soufflets. Au-dessus, un ange, qui apporte une couronne, et dans l'arrière-plan le préfet qui préside au supplice (xiv ou xv^e siècle).

1. Il n'y a pas une seule véritable *fresque* à Étampes, mais il est difficile de savoir si les peintures dont nous donnons ici la liste sont à la *détrempe* ou à l'*œuf*. Dans le lot, les seules peintures à l'huile doivent être les deux dernières en date, l'œuvre que nous étudions en ce moment et la peinture de l'*Ecce homo*.

Trodes dont j'ai parlé ci-dessus, et à plus forte raison, avec le vitrail de l'église Saint-Bonnet à Bourges (xvi^e siècle) : dans cette dernière œuvre, les bourreaux sont au nombre de quatre, les deux supplémentaires apportent un fagot ou jettent du bois au feu ; on voit dans un vaste paysage le préfet, des assesseurs, un soldat, et au loin, plus haut, dans le ciel, une petite image de Sainte Julienne, réfugiée et heureuse dans le Paradis. Il y a encore une scène similairement très développée et qui, je pense, doit s'appliquer à Sainte Julienne, dans un vitrail de l'église de Conches (Eure).

En donnant ces exemples dont je m'excuse, j'ai voulu démontrer que le peintre d'Étampes, s'il avait eu du talent, aurait pu faire mieux et n'y aurait pas manqué, malgré l'emplacement réduit dont il disposait. Quoique les croix de consécration aient été exécutées peut-être un siècle antérieurement, elles dénotent un artiste d'une classe supérieure ; au contraire le peintre de sainte Julienne s'accuse médiocre. En outre, en considérant les yeux des personnages et la coupe de leurs visages, devant la figure fadasse et les formes molles de la sainte, enfin devant certains détails de l'architecture et des costumes, je suis tenté de croire que ce peintre est allemand (1). Quant à son époque, je pense qu'il faut dire la fin du Moyen-âge, l'époque de Louis XII, dans cette période à cheval sur les xv^e et xvi^e siècles qui a précédé peut-être de peu la peinture de l'*Ecce homo* exécuté en 1514.

Je n'ai trouvé aucune mention d'une chapelle Sainte-Julienne à Notre-Dame dans les textes que nous possédons. Le culte de la sainte y fut pourtant pratiqué : la relique actuellement conservée dans l'église, provient, dit-on, de l'église Sainte-Croix (2) ; mais parmi

1. J'ai d'ailleurs trouvé la même physionomie et les mêmes lignes de corps données à Ève dans un vitrail de la cathédrale de Châlons-sur-Marne que l'on date de 1506, et où les influences allemandes ne sont pas douteuses.

2. Abbé Bonvoisin, *Notice historique sur le Culte et les reliques des saints martyrs Cant, Cantien et Cantianille, patrons de la ville d'Étampes*, Versailles, 1866, p. 64.

J'emprunte à Léon Marquis (ouv. cité, p. 265 et 389, note 99) le titre complet d'un opuscule de 28 pages publié en 1819 : « La vie de Sainte Julienne vierge et martyre, avec quelques réflexions sur cette vie, une instruction sur les pèlerinages, des prières, la messe et une neuvaine en son honneur. — Cette sainte est honorée singulièrement en l'église Notre-Dame d'Étampes : elle y est réclamée pour le mal de contagion, pour les femmes en travail d'enfant, fièvres et autres affections. Sa fête est le 16 février, et sa translation le lundi de la Trinité : en ce jour la châsse est portée processionnellement autour de la paroisse. — A Paris, de l'imprimerie de Doublet, rue Git-le-Cœur. Se trouve à Étampes, à la Sacristie de Notre-Dame, 1819 ».

les reliques aujourd'hui anonymes que possède en outre l'église⁽¹⁾, il peut s'en trouver de sainte Julienne qui y furent apportées anciennement et la peinture marquait peut-être l'endroit où leur châsse était habituellement exposée ; la peinture est en tout cas appliquée contre le mur du Trésor où toutes les reliques furent jadis enfermées.

L'occasion m'oblige, pour finir, de dire quelques mots d'un tableau plus moderne gardé dans la même église et consacré au même sujet.

Dans la deuxième chapelle, à gauche du chœur, à l'angle nord-est du chevet, on a placé aux temps modernes et dans un arrangement de fortune, un petit rétable en bois peint que je crois du commencement du XVIII^e siècle et qui fait surtout cadre au tableau en question dont la toile mesure environ 1 m. 40 centimètres de hauteur sur 1 mètre de largeur⁽²⁾.

Sainte Julienne, toute droite dans une large chaudière, est vue jusqu'à mi-cuisses. Un linge noué lui entoure les reins et cache en partie sa nudité. Le feu flambe sous la chaudière ; un bourreau se tient baissé pour y jeter du bois, un autre apporte un fagot. A gauche, au deuxième plan, un soldat romain près de son cheval ; à droite, un grand-prêtre païen, avec longue barbe blanche et costume blanc antique, entouré d'autres personnages, essaye de convaincre la sainte de sacrifier à ses dieux. Tout au fond, à droite, une grande statue de Jupiter assis, avec l'aigle à ses pieds, se détache mal sur un ciel sombre et orageux.

J'ai retrouvé la trace de ce rétable dans deux textes. Il doit provenir de l'église Sainte-Croix qui fut détruite lors de la Révolution, et c'est très certainement de lui qu'il est question dans les inventaires⁽³⁾.

Voici ce qu'on lit dans l'inventaire du 13 octobre 1790, au chapitre consacré à la description de ce qui se trouve *Derrière l'œuvre* : « Une chapelle sous l'invocation de Sainte-Julienne, boisée sur le devant en boiserie d'apuy à balustrade avec porte garnie audessus de l'apuy d'une sculpture à jour, fermant à clé. Endedans, une boiserie, dans tout le pourtour, à hauteur d'une croisée,... un autel en bois faisant coffre... ; au milieu de la boiserie de l'autel un tableau peint sur toile représentant Sainte Julienne garotée... »

1. Ab. Bonvoisin, *ouv. cité*.

2. On a depuis peu enlevé la boiserie et il ne reste plus que la toile sans cadre.

3. Publiés par M. Max. LEGRAND, *Annales de la Société archéologique du Gâtinais*, t. XIX 1901, p. 267 et 289.

Un inventaire d'estimation, du 25 avril 1793, donne en outre le renseignement suivant : « La chapelle de Sainte-Julienne, le lambri, la grille de l'autel et parquet (évalué)... 120 livres ».

Ce qui incite encore à croire à l'identification proposée c'est que nous ne trouvons aucune mention d'une chapelle Sainte-Julienne au XVIII^e siècle, ni à aucune autre époque, dans l'église Notre-Dame.

Des personnes m'ont affirmé avoir vu ce rétable primitivement placé dans la nef, contre un des premiers piliers du chœur, et faisant pendant à un autre du même genre. Mais, bien entendu, ce temps ne remonte pas plus haut que le milieu du XIX^e siècle.

Louis-Eugène LEFÈVRE.

